

Note de lecture pour le Prix Œdipe des libraires
Alain Didier-Weill : « *Un mystère plus lointain
que l'inconscient* »

Par Marie Pesenti-Irrmann

Groupe de lecture de Strasbourg

Le livre d'Alain Didier-Weill, «*Un mystère plus lointain que l'inconscient*» est sans doute le plus audacieux de ses ouvrages déjà publiés en ce qu'il nous mène – comme l'annonce le titre – dans ces contrées où règnent l'impossibilité de savoir, la défaillance de la pensée, où le mot fait défaut pour dire cet «incognito intime» (p 163) propre à tout sujet.

Sur ce chemin, Alain Didier-Weill ne s'avance pas seul, il est accompagné de ses interlocuteurs habituels avec lesquels il ne cesse de dialoguer, Freud, Lacan mais aussi Dyonisos, Héraclite et bien sûr Saint Paul, mais cette fois relayé par la lecture qu'en fait Alain Badiou.

Autant le dire de suite, ce livre n'est pas facile et requiert du lecteur qu'il accepte de suivre une pensée originale avec ses fulgurances, ses trouvailles, mais aussi avec ce qui, pour l'auteur, s'est déjà tissé au fil des ouvrages précédents.

Mais si on y retrouve la rigoureuse scansion des trois temps, d'abord dépliés dans «*Les trois temps de la loi*» mais ici appliqués à la question du silence et de la pulsion de mort, la question de la vision du sublime développée dans le brillant «*Lila ou la lumière de Vermeer*», celle de la pulsion invoquante tissée dans l'ouvrage «*Invocations*», Alain Didier-Weill fait ici un pas supplémentaire pour tenter de s'approcher comme il le dit «du temps mythique originaire» (p 18) où se produit la rencontre originaire du Signifiant et du Réel.

Il s'agit là d'un livre exigeant qui tire les conséquences de ce que l'auteur a pu développer dans les ouvrages précédents, dès lors qu'est centrale pour lui la question de ce que produit une psychanalyse, une fois dépassé le retour du refoulé,

une fois dépassé «le renouvellement d'une expérience ancienne qui du fait de l'oubli a pu devenir lettre morte» (p 25).

Car ce qui meut Alain Didier-Weill, ce qui meut l'enthousiasme de l'analyste, à l'instar de l'enthousiasme de Dyonysos, de «l'endieusement de l'analyste» (p 33) comme il l'appelle, c'est qu'au-delà du signifiant qui ouvre à un signifiant qui aura pu être refoulé dans l'inconscient, c'est le surgissement d'un signifiant nouveau, qui ne renvoie pas à quelque chose de toujours déjà là, mais au contraire à quelque chose qui surgit comme si c'était la première fois, à quelque chose d'inédit.

Alain Didier-Weill reprend à son compte la question qu'a pu se poser Lacan, qui est celle de savoir si une analyse peut produire un signifiant nouveau.

C'est ainsi qu'il est amené ici à croiser ses propres développements déjà en mouvement, faut-il le rappeler, dans ses interventions au séminaire de Lacan, avec les avancées faites par Lacan lui-même dans ses derniers séminaires, «*Le sinthome*» «*L'insu que sait*», «*La topologie et le temps*» etc.

Car l'intérêt qu'a porté Alain Didier-Weill à la création artistique, au mouvement de la danse, à la lumière enténébrante ou rayonnante d'un tableau, à la pulsation musicale, l'amène à reconsidérer la clinique, la direction de la cure et de ce fait la responsabilité de l'analyste, quand il ne méconnaît pas la jouissance autre et pas seulement la j'ouïs-sens propre à l'inconscient en jeu chez un sujet.

«(...) Alors que dans la j'ouïs-sens, l'inconscient se dévoile, par la «jouissance autre» le réel se révèle comme lieu d'existence d'un réel commençant (...) (p 15). L'expérience de la révélation n'est pas l'expérience d'un signifiant renvoyant à un autre signifiant ; comme dans la production artistique, elle est expérience d'un signifiant ouvrant à un réel vibratoire dont l'art nous donne le soupçon. Un tel réel est l'inouï auquel renvoie une note musicale, il est l'invisible auquel renvoie une touche picturale » (p 16).

Comme a pu le faire Lacan en mettant l'accent sur la tragédie comme lieu où peut s'apercevoir la question de la jouissance, Alain Didier-Weill, qui a trouvé dans la création artistique de quoi s'approcher de ce rien d'où naît la création, postule qu'il s'agit du même lieu que celui où se tient la vérité, celle qui ne peut que se mi-dire, et « fait résonner un point de non-savoir radical » (p 120).

Il y a à cet endroit une double pulsation qui est propre au réel, celle d'une ouverture à la symbolisation, qui en s'offrant au oui de la Bejahung, s'ouvre à l'appel à la symbolisation et en même temps d'une rébellion à la symbolisation.

Aussi ce mystère du réel ne saurait s'appréhender autrement que par un poëin, un faire poétique, une praxis qui loin d'être une pratique de la raison, du dévoilement, est bien plutôt celle de la résonance qui prenne en compte « l'accent poétique de la vérité » (p 120).

La structure de cet ouvrage est à l'image de ce que Alain Didier-Weill soutient ici. Car s'il y a des pensées qui déplient leurs argumentations dans un continuum, une certaine linéarité raisonnante, finalement reposante pour le lecteur, il n'y a rien de tel dans l'écriture d'Alain Didier-Weill, qui est une écriture que l'on pourrait dire de la diffraction, du rayonnement, éblouissante à plus d'un titre et qui parfois s'obscurcit pour le lecteur qui ne possède pas l'érudition de l'auteur et le bouscule.

C'est que ce livre est un ouvrage à plusieurs entrées, qui porte tout autant sur la clinique, l'art que sur le dogme religieux, la question juive et celle des droits de l'homme, à partir notamment de deux motifs qui parcourent tout le livre, qui sont l'étonnement et l'inespéré comme ce qui est au fondement de l'humain dans son rapport au réel.

Il faudrait suivre chacune de ces pistes dans lesquelles Alain Didier-Weill fait se croiser les trois cultures, grecque, juive et chrétienne, pour, avec ténacité, ne pas fermer les yeux sur la capacité

qu'a l'homme de se laisser fasciner par les sacrifices faits au dieu obscur, mais pour au contraire soutenir la résistance d'un « courageux regard » (p 294), qui ne méconnaît pas l'imprescriptibilité de notre rapport au signifiant, qui fonde en nous une loi « qui (nous) oblige mais n'énonce pas à quoi elle (nous) oblige » (p289), une « obligation illimitée qu'aucun article de loi ne pourrait traduire par des mots » (p290).

Nous n'insisterons ici que sur une seule de ces pistes, parce qu'elle nous est plus familière, celle de la clinique.

En prenant appui sur le dernier Lacan, Alain Didier-Weill nous montre comment la psychanalyse peut aujourd'hui différencier deux types de symptômes, les symptômes qu'il appelle freudiens qui, comme formations de l'inconscient sont interprétables, et ceux « qui ne sont pas abordables par l'histoire du sujet mais par sa structure originaire » (p 147). En cela, nous dit-il, ces symptômes que l'auteur illustre par deux fragments cliniques dont il nous fait part, « la femme à la tache » et « l'homme aux points noirs », ne sont pas tant des formations de l'inconscient que « la manifestation d'un réel informe qui n'a pas été informé » (p 147).

Dès lors, on le voit, la tâche de l'analyste est toute autre, sa responsabilité aussi du reste, puisqu'il ne s'agit plus ici tant d'interpréter que de ne pas reculer devant la sidération et de produire la nomination du réel auquel est confronté le patient, réel qui « n'ayant pu échoir au symbolique, déchoit comme déchet radicalement silencieux » (p 171). Il s'agit pour l'analyste, comme il le dit, « d'entendre, en poète, la présence de la voix, qui une seconde avant de se taire était encore vive (p 131).

A charge pour l'analysant de produire une réponse sinthomale qui pourra pour lui faire invention.

Mais, Alain Didier-Weill le souligne, le Moi s'oppose à toute nouveauté du fait de son attachement à la stabilité spéculaire qui le fonde. Or s'il y a une dimension du réel qui s'appréhende en termes de répétition, de répétition monotone du même, il en est

une autre, sur laquelle insiste l'auteur, et qui a trait à sa dimension surgissante, un réel « qui ne peut se transmettre que comme une chose jamais vue » (p 24). « Il est en effet impossible de s'habituer à l'expérience du réel. Quand il se délivre, le réel ne se livre que comme nouveauté absolue » (p 24).

Et de la même façon qu'il est attaché à sa stabilité spéculaire, le Moi ne veut rien savoir de la pulsation temporelle qui met en question cette stabilité, et dans sa fixité tend à « résister au rythme du temps » (p 36).

Cette pulsation temporelle, c'est ce qui est perdu dans la mélancolie, le syndrome de Cotard, à propos duquel Alain Didier-Weill se demande s'il ne s'agit pas, dans cette perte mélancolique de la perception interne du rythme, « d'une forclusion de la scansion originiaire qui procréé en nous l'expérience vécue du temps » (p 32).

Il poursuit en soulignant combien la pratique par les chamanes du rythme du tambour permettrait de rendre réversible cette forclusion d'un signifiant originiaire, là où le mot n'aurait pas le pouvoir « d'exercer une réversibilité sur ce qui a été forclos » (p 77).

La pratique de Lacan, par l'importance accordée à la scansion des séances, était là pour rappeler au « sujet et non au moi qu'il est structuré par une pulsation originiaire qui ne demande qu'à prendre vie » (p 34).

Ceci permet à Alain Didier-Weill de rendre compte dans des termes inédits de deux aspects de la clinique qui auraient trait pour l'un au refus de « l'embrasement du réel par le logos » (p 29), comme dans l'autisme ou la schizophrénie par exemple, et celui où il s'agirait pour un sujet de l'impossibilité de dire non à la fascination, non au silence traumatique, au silence mortifère, à cette voix tyrannique du Surmoi qui lui dit qu'il n'est pas libre.

Cette expérience de liberté est l'occasion d'une crainte radicale dans la mesure où « le sujet humain peut être plus effrayé par l'appel à dire oui au droit d'exister que par l'injonction mortifère de lui dire non » (p239).

Mais c'est aussi à cet endroit que peut s'opérer cette transmutation subjective, de la sidération au dé-sidérant et donc au désir, et permettre au sujet, tel le danseur, de prendre son envol, comme l'illustre la photo de couverture du livre.

C'est cet envol, ce nouveau absolu, cet inespéré, qu'Alain Didier-Weill déplie dans tout son livre.